

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel FOURNIER

Un enfant du ghetto

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 51-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un jour, lors d'une sortie de classe, des élèves de Syntaxe se rendirent au cinéma. Par la suite, leur professeur leur demanda de décrire la scène du film qui les avait le plus frappés. L'un d'eux présenta le travail suivant que nous publions à la requête du professeur.

Un enfant du ghetto

Vilaines, livides, des nuées traînent sur l'horizon où s'éteint la lumière, à l'heure que choisit le vent pour enfler sa voix, quand la nuit s'avance, peu sûre.

Etiolé, amaigri, pitoyable, affaissé sur le trottoir, un gamin, tout seul, suit dans une flaque fangeuse la lente fuite des nuages. Il a une mine d'épouvante, à la fois jaune et grise, où se dessinent ces lignes étranges, communes aux moribonds ; sa voix même, s'il parlait, aurait quelque chose de la mort.

Les lèvres se sont effacées, la bouche amenuisée ; ses dents, trop saillantes, ressemblent à de la craie. La chair s'est fondue, le front bombé plus fortement, les os des joues saillent horriblement. Son squelette s'élabore, déjà les yeux s'enfoncent : dans quelques heures ce sera la fin. J'ai de la gêne à regarder ses mains : on dirait de la cire, tandis que sous les ongles une crasse s'est incrustée, d'un noir bleuâtre, comme du poison. Sur son mollet droit une blessure à vif étale sa détresse, entre des lambeaux de capote et de pantalons déchirés.

Son regard me choque, ses yeux, deux trous noirs, lui confèrent une physionomie animale inquiétante. Peut-être qu'en se penchant sur ces béants orifices, à force de fixer le noir, y distinguerions-nous dans un jour d'éclipse, en un crépuscule aux horizons sombres, à lumière louche, quelque chose comme une lande rasée,

comme un marécage comblé de gravats et de cendres, où plus rien ne pousse, à part une ivraie sèche d'amertume, qui rampe encore.

Mais ce front aux tempes affaissées, cette bouche qui n'est plus qu'un dentier, ce nez si aminci n'ont plus d'expression. Son visage, sans doute, n'aura plus cette douceur calme, un de ces sourires de paix que le rêve met en silence sur un visage d'enfant qui dort.

L'homme s'abrutit à trop souffrir. Ce petit n'est même plus capable d'exprimer son émotion. Son malheur a commencé il ne sait comment, et cela continue il ne sait pourquoi. Il l'avait pressenti en quittant son domicile. Les meubles de l'appartement lui présentaient, non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, casseroles, assiettes, toutes les divinités de la cuisine, fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût être jamais réparé. Et maintenant où allait-il, les mains vides ? La mort n'a pas de sens, si elle est la fin de tout. « Elle n'en a qu'en étant un sacrifice ».

Il avait plu quelques jours. Un enfant allait mourir : pluie grise, terre grise, mort grise. Tout est en liquéfaction, en désagrégation, tout est une masse de terre ruisse-lante, huileuse, avec des mares jaunes que des flaques de sang strient de spirales rouges. Les morts, les blessés, les survivants s'y enfoncent mollement.

Michel FOURNIER